

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

Chronique Politique.

On télégraphie de Londres, le 20 décembre :

Le *Times*, d'après son correspondant de Versailles, dit que les Allemands convoquent la landstorm pour permettre d'envoyer des renforts à l'armée qui est en France.

On commence à croire que Paris tiendra jusqu'au 2 février.

Le correspondant rappelle des doutes sur l'efficacité de l'artillerie de siège allemande, et dit que l'armée française de la Loire n'est pas rompue et tient tête au duc de Mecklembourg, qui a dû être renforcé par les troupes de Frédéric-Charles.

L'armée du duc de Mecklembourg est grandement diminuée par les combats et les maladies.

On assure que les Bavaois sont réduits de plus des trois quarts.

Une récente surprise à Châteaudun, par les Français, a donné un malaise à Versailles, et aux Allemands placés aux avant-postes de Paris.

On a installé les poteaux avec signaux, et, jour et nuit, les Français construisent une nouvelle redoute en avant du Mont-Valérien.

Ils pourront bientôt bombarder Versailles et commander les routes stratégiques.

Le *Times* constate que le roi a dû faire un appel à la patience de l'armée.

L'ennui et presque le désespoir se glissent dans les troupes du Sud.

PROTESTATION CONTRE LA CONTINUATION DE LA GUERRE.

Le *Volkstaat* contient un long article qui lui est envoyé par un vieux patriote allemand, Prussien et militaire, bien connu de tous les patriotes de 1848. Il dit en forme de conclusion : « La marche sur Paris, après les batailles de Sedan, a été l'œuvre misérable de nos hobereaux, dont la politique ne vaut pas mieux que la faiblesse de Jules Favre dans son entrevue avec Bismark. Croyez-moi, il n'y a plus de gloire à acquérir en France; et il n'y a rien de bon à y gagner. Vous n'en rapporterez que la mort, la ruine, la peste et la misère. »

Ce même correspondant dit encore.

« Le peuple allemand aurait dû, après Wissembourg, Woerth et Forbach, essayer de tendre la main au peuple français en lui offrant la paix. Mais le droit de faire la guerre, comme celui de conclure la paix, est encore le privilège exclusif de la couronne. »

CIRCULAIRE DE M. LAURIER.

M. Laurier vient d'adresser la circulaire suivante à tous les préfets et sous-préfets à l'occasion des fausses dépêches mises depuis quelques temps en circulation :

« Bordeaux, 19 décembre.

« Depuis quelques jours, les fausses nouvelles sont répandues avec une persistance et une malignité incroyables. Certains journaux, empressés à les reproduire et à les commenter, semblent obéir à un mot d'ordre. Je ne saurais trop vous engager à tenir les populations en garde contre de pareilles manœuvres qui n'ont d'autre but que de dérouter l'opinion et d'éner-

ver la fibre patriotique. Il faut que les départements imitent la confiance et la fermeté d'âme de Paris, que les messages prussiens introduits dans ses murs ne réussissent même pas à émouvoir.

« Le gouvernement de la République tient à honneur de ne rien cacher de la vérité. Tenez donc pour certain que les nouvelles de guerre qui ne vous sont point directement communiquées par nos bulletins quotidiens sont apocryphes. Lorsque nous gardons le silence, c'est qu'il n'y a aucun fait accompli à signaler. Quant aux mouvements stratégiques, tout le monde comprendra la réserve que nous devons garder. Soyons patients, calmes et courageux. A Paris, comme sur les rives de la Loire, la situation est bonne. Si l'œuvre de la résistance nationale n'est entravée par aucune défaillance, si tous les citoyens, au lieu de se laisser aller à des paniques inexplicables, savent élever leurs résolutions à la hauteur des circonstances, l'heure de la revanche sera prochaine. Telle est notre inébranlable foi. Aidez-nous à la faire partager par les populations, en réagissant contre les faux bruits qui, dans les circonstances actuelles, sont une véritable conspiration contre la patrie.

« Le directeur général de l'intérieur délégué.

« CLÉMENT LAURIER. »

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Bordeaux, 25 déc., 5 h. s.

Intérieur à préfets et sous-préfets.

Le rapport militaire sur la journée du 21, sous Paris, dit que les opérations commencées ont été interrompues par la nuit. A l'Est, nous avons occupé Neuilly-sur-Marne, Villa-Evrard, Maison-Blanche, et éteint sur tous les points le feu de l'ennemi, après un combat d'artillerie très-vif.

Au Nord-Est, l'amiral la Roncière, avec troupes de Saint-Denis, a attaqué le Bourget, mais n'a pu s'y maintenir; est revenu avec une centaine de prisonniers.

Le général Ducrot a fait une violente attaque contre les batteries du Pont-d'Ablon et Blanc-Mesnil.

A l'Ouest, le général Noël a fait une démonstration sur Montretout et Buzeval. La garde mobilisée a pris part à l'action avec une grande ardeur.

Le soir, le général Ducrot occupait la ferme de Grollau et le Grand-Drancy.

Trochu passait la nuit avec les troupes sur le lieu de l'action.

Les troupes de l'amiral la Roncière ont fait des pertes assez sérieuses. Les autres corps ont peu souffert.

Hier, à Lyon, le ministre de l'intérieur et de la guerre a assisté, avec le préfet du Rhône, à l'enterrement du commandant Arnould. Toute la population suivait. Il a partout été acclamé, surtout à la Croix-Rousse.

Il se confirme que le crime n'est imputable à aucun parti politique. L'instruction se poursuit activement. Plusieurs arrestations ont été faites.

L'ARMÉE DE LA LOIRE.

L'Union de la Sarthe publie les renseignements suivants :

Les généraux Estancelin et Carré-Kérissouët sont arrivés au Mans. La défense est vigoureu-

sement organisée et nous croyons que l'armée prussienne, qui deux fois déjà s'était avancée sur le Mans, sera encore cette fois obligée de renoncer à ses projets.

Toute la nuit, nombreux détachements de troupes. La proximité du théâtre de la lutte et l'imminence des événements ne nous permettent de donner aucun renseignement sur le nombre de ces troupes, leur lieu de départ ni l'endroit où elles sont dirigées.

Les soldats paraissent animés du meilleur esprit et témoignent de la plus grande confiance dans le général de Chanzy. Ils paraissent seulement s'exagérer de beaucoup les forces de l'armée prussienne qu'ils ont rencontrée à Beaugency et à Vendôme. Plusieurs d'entre eux nous ont affirmé fort sérieusement qu'ils avaient eu à lutter contre quatre corps de l'armée prussienne, forts chacun de 80,000 hommes. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'in vraisemblance de ce récit qui porterait à 320,000 hommes le chiffre des forces réunies contre l'armée de la Loire. En résumé, nos troupes paraissent résolues et confiantes dans le succès de la lutte qui va s'engager de nouveau.

Tout le matériel suit le corps d'armée dans une longue file de charrettes. Aucun fourgon n'a été abandonné, comme l'avaient fait croire les récits de quelques fuyards arrivés dans notre ville ces jours derniers.

LE SIÈGE DE BITCHE.

Décidément les Prussiens ont rencontré, de la part de cette petite place, une résistance telle, qu'en fait ils ont levé le siège.

C'est un journal allemand, la *Gazette de Wursbourg*, qui nous l'apprend en ces termes :

« Après qu'il fut bien établi que la petite garnison de Bitche n'était pas à réduire par la faim, et qu'on ne pourrait pas bombarder la forteresse avec succès, on renvoya, il y a quelques semaines, toute l'artillerie. Le général du génie von Butz s'est éloigné. Il s'agit maintenant de tenir en échec la garnison, afin de l'empêcher d'attaquer les convois de munitions et de vivres.

« A cet effet, la forteresse est cernée seulement de trois côtés. Les communications de la population de la ville et des campagnards avec les troupes de la garnison sont entièrement libres. On ne tire pas un seul coup de canon de la forteresse sur les troupes allemandes, et les assiégeants ont également interrompu les hostilités.

« Deux bataillons du 4^e et du 5^e régiment d'infanterie bavaroise font à tour de rôle le service devant Bitche.

« Cette petite place, que les Allemands appelaient dédaigneusement une bicoque, prouve noblement tout ce que peuvent la ténacité et le patriotisme. »

UN JOURNAL PRUSSIE A ROUEN.

Nous reproduisons ci-après *in extenso* le premier numéro du journal prussien qui se publie à Rouen :

« Rouen, 14 décembre.

« Tous les journaux qui se publiaient à Rouen ont cessé de paraître depuis le 5 septembre courant, jour où les troupes prussiennes ont occupé cette ville. Comme l'intérêt-général exige que les actes officiels soient por-

tés par la presse à la connaissance du public, le préfet, que le général en chef, baron de Manteuffel, a installé après l'occupation, a jugé utile de faire paraître un journal sous le nom de : *Moniteur officiel*, à Rouen.

« Ce journal contiendra une partie officielle qui comprendra d'une part les dépêches, avec un exposé succinct des opérations militaires, et de l'autre, tous les actes et publications émanant des administrations préfectorale et municipale.

« Dans la partie non-officielle seront insérés tous les articles d'intérêt général concernant l'ordre public, le rétablissement des voies de communication, l'alimentation de la ville. En outre, une autre partie sera consacrée aux annonces judiciaires et commerciales. »

LES PRUSSIENS A METZ.

On écrit de Metz, à la *Gazette d'Augsbourg* :

« L'ordre est venu de Versailles de remplir les lacunes qui pourraient exister dans les fortifications extérieures de Metz, et d'organiser la forteresse au point de vue du système de défense et d'armement, comme une forteresse prussienne de premier ordre.

« Des ingénieurs supérieurs et des officiers d'artillerie sont déjà arrivés à Metz dans ce but, de diverses forteresses prussiennes; et il se forme un comité pour examiner quels ouvrages doivent être exécutés pour rendre la place encore plus difficile à prendre qu'elle ne l'est déjà.

« En général, Metz prend de plus en plus l'aspect d'une grande place d'armes prussienne. Les officiers et les fonctionnaires s'arrangent pour un long séjour. Beaucoup d'entre eux font venir leurs familles. Tous les symptômes indiquent qu'on est décidé à ne jamais rendre à la France cette place importante et à en faire une forteresse fédérale de premier ordre, comme à Mayence. »

VOYAGE DU LAVASTER DE PARIS A BEAUFORT-EN-VALLÉE.

Jeudi 22, à une heure du matin, le ballon le *Lavaster* partait de Paris, de la gare d'Orléans, où est installée l'école des aéronautes, dirigée par M. Godard.

Le *Lavaster* portait M. Raoul de Boideffre, capitaine d'état-major, aide-de-camp du général Trochu, chargé d'une mission du gouvernement de Paris. Il contenait en outre trois sacs de dépêches et six pigeons. Il était conduit par un jeune marin nommé Sauveur Ledret, de Saint-Servan, qui, dans ce premier voyage, a fait preuve d'énergie, de sang-froid et d'une grande intelligence. Il a vingt ans.

Au moment où le *Lavaster* quittait Paris, le vent soufflait avec force dans la direction du Nord. Mais le ballon avait à peine atteint 900 mètres, que le courant changea subitement et, pendant un certain temps, l'aérostat fut attiré dans diverses directions. Il montait toujours, et eut à subir, tantôt de la pluie, tantôt du vent, tantôt de la neige. Lorsque les aéronautes purent se rendre compte de la position, ils étaient à 1,500 mètres et près de Beaufort.

On décida de descendre. Le vent soufflait toujours violemment et les sacs de lest étaient jetés. L'ancre atteignit un gros arbre, et le choc fut si violent, que le ballon éclata. Les deux aéronautes lancés à terre furent contusionnés, mais peu gravement, et se hâtèrent

de remettre leurs dépêches à la poste de Beauport.

Le maire de cette ville, M. Froger, leur fit un excellent accueil. M. de Boisdeffre partit aussitôt pour le Mans, tandis que le jeune marin se dirigeait sur Angers pour se rendre à Bordeaux, où il doit remettre son ballon, ou du moins ce qu'il en reste. « Pourvu, nous disait-il, que j'obtienne la permission d'aller embrasser ma pauvre mère qui me croit mort. »

A Angers, Sauveur Ledret a remis à M. le préfet de Maine-et-Loire les six pigeons apportés dans le ballon. Il affirme que Paris est tranquille et que les Parisiens ont bon espoir. Il n'y a pas eu d'affaires importantes depuis les événements si glorieux du 1^{er} et du 2. Le général Trochu a la confiance de tous. Dans les sorties, il est admirable de courage. Il n'y a plus de viande de bœuf; mais la viande de cheval est abondante et le pain à discrétion. La physionomie de Paris est transformée. On dirait une grande ville de province.

En somme, bonnes nouvelles de Paris.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Faits Divers.

On s'est ému dans le public de la présence dans les rues et restaurants de Paris des officiers allemands faits prisonniers dans les derniers combats. Ces officiers n'ont jamais circulé isolément; ils ont déposé par écrit le serment de ne pas quitter Paris et de n'entretenir aucune correspondance occulte avec l'armée. Dans de pareilles conditions, ils ont été libres sur parole: c'est la loi de la guerre. D'ailleurs, il y avait un intérêt réel à ce que ces officiers puissent constater par eux-mêmes la fausseté des nouvelles qui sont en circulation incessante dans l'armée prussienne, tant sous le rapport des approvisionnements que sous celui de l'esprit de la population parisienne.

Ces officiers ayant été l'objet d'insultes graves dans un restaurant où ils prenaient leur repas, en compagnie d'une personne à laquelle ils avaient été confiés par le gouverneur, le chef d'état-major général a pris des dispositions pour qu'ils soient internés à la Roquette, dans le but de les soustraire à des sévices que l'agitation des esprits pourrait expliquer, sans les justifier, et qui auraient des conséquences déplorables.

Le général, chef d'état-major général,
SCHMITZ.

— Il paraît que Napoléon III redevient publiciste, et que, se souvenant de l'époque où il remuait l'Europe par des brochures, il cherche à saisir encore l'esprit public par des écrits anonymes ou transparents.

Sous le nom du marquis de Gricourt, il a fait paraître à Bruxelles une brochure ayant pour titre : *Des relations de la France avec l'Allemagne sous Napoléon III.*

— Les journaux de Berlin annoncent que M. de Bismark sera probablement fait duc.

— On annonce l'évacuation de Beauvais. Les Prussiens se seraient retirés de cette ville le 14, et même avec une certaine hâte. « Ils ont décampé, dit l'*Indépendant de l'Oise*, avec tant de précipitation qu'ils ont dû laisser en gare 250,000 francs de réquisitions, représentés par 100 sacs de farine et 300 d'avoine. Ils ont pris la précaution de recommander à la ville de ne point toucher à cette réserve, sous peine d'une amende considérable. »

Les troupes allemandes qui ont quitté Beauvais se sont dirigées sur Gisors et sur Gonesse.

— Voici un exemple de courage et de dévouement qu'il est bon de proposer à l'imitation :

M. le vicomte d'Amécourt, président de la Société française d'archéologie et maire de Trilport (Seine-et-Marne), a manqué être victime de son énergie.

En homme de cœur, lorsque les Prussiens se sont rendus maître de Trilport, il s'est placé

devant la maison d'un de ses administrés, et a dit aux Prussiens :

« Je vous défends de piller; vous me tuerez, mais il faudra passer sur mon corps avant de piller un seul de mes administrés. »

On arrêta M. d'Amécourt, et un conseil de nos ennemis décida qu'on fusillerait cet homme courageux.

Au moment où tout le village affolé pleurait l'ami dévoué qu'on allait perdre, M. d'Amécourt demanda à l'officier prussien qu'on lui envoyât un prêtre.

Sa confession terminée, M. d'Amécourt s'agenouilla et s'opposa à ce que ses yeux fussent bandés; puis il attendit bravement la mort.

Mais, voyant que l'officier prussien hésitait à commander le feu, il se leva et dit :

« Ne prolongez pas mon agonie, » et il commanda lui-même le feu.

Mais les Prussiens n'écoutent que leurs chefs: l'officier s'avança vers d'Amécourt et lui dit :

« Nous vous faisons grâce, car vous êtes un brave. »

— On opère en ce moment le recensement de tous les habitants de Paris. Cette mesure a pour but de connaître le nombre des personnes auxquelles sont délivrées des cartes de boucherie, et en même temps de rechercher ceux qui se seraient soustraits aux charges militaires qui pèsent sur eux.

— Un soldat allemand caserné à Saint-Cloud écrit ce qui suit :

« Ma demeure actuelle est aussi romantique qu'on peut le désirer: je suis sous une tente française, derrière le palais de Saint-Cloud. Les matelas de l'empereur nous servent de lits, et les sofas de soie d'oreillers; les tapis de Turquie du palais nous servent de couvertures; nous nous servons des magnifiques services à thé et à café en porcelaine de Sèvres, de l'argenterie impériale, des verres, bouteilles et autres objets avec l'inévitable N couronné, gravé sur chacun de ces objets.

» L'endroit réservé où le prince jouait est une grande pelouse, traversée par un petit chemin de fer avec tunnel et ponts. Quelques unes des antiques statues sont devenues des points de mire pour l'amusement des soldats; feignant d'avoir pitié de leur état de nudité, ils quête des vêtements pour elles dans le voisinage.

» On a coiffé Apollon d'un chapeau à haute forme orné d'une cocarde noire et blanche et on lui a mis un habit noir avec des boutons blancs; la Junon voisine a été affublée, par des soldats en bonne humeur, d'une crinoline rouge et d'une robe ornée.

» En voyant comment les soldats prussiens respectent les chefs-d'œuvre de l'art et la propriété particulière, il sera difficile à leurs défenseurs de vanter leur conduite en campagne.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Hier matin, à neuf heures, un service funèbre a été célébré à l'église Saint-Pierre pour le repos de l'âme des mobilisés de Maine-et-Loire qui ont succombé à la bataille de Montnaie.

Pour tous les hommes présents à Saumur, c'était un besoin de se réunir et de prier pour ceux des leurs qui ont versé leur sang pour la patrie; aussi l'église Saint-Pierre était-elle trop étroite pour contenir ces jeunes mobilisés.

Les officiers supérieurs se sont joints aux troupes et ont assisté à cette cérémonie.

Un piquet de cinquante hommes en armes occupait la nef.

Les travaux pour couper la levée de la Loire en amont de Saumur n'ont point été commencés. D'après nos informations récentes, on n'eût même pas songé à adopter cette mesure.

Le ballon qui a passé jeudi au-dessus de Saumur n'est point tombé près de Doué, ainsi

que le bruit en avait couru. Il a atterri à la Roche-sur-Yon.

Le Gouvernement vient de décider qu'à raison des circonstances que nous traversons, la révision des listes électorales qui, aux termes de la législation sur les élections, devrait commencer le 1^{er} janvier prochain, serait renvoyée à une époque ultérieure.

Par arrêté du préfet de la Vienne, tous les établissements d'éducation de ce département, publics et privés, laïques et ecclésiastiques, et leur matériel (spécialement la literie) sont mis dès maintenant en réquisition pour le service des ambulances et du casernement.

Ils devront être évacués par les élèves, aussitôt qu'une réquisition nominative leur aura été adressée.

LA DÉFENSE DE L'OUEST.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, d'un côté l'étrange lettre de M. le maire de Nantes qui ne demande qu'à défendre les Nantais dans le département de Maine-et-Loire, à portée de canon d'Angers; de l'autre, la lettre de MM. Maillé, Cubain, Guilbault-Bellanger et Trottier, qui désirent « obtenir l'autorisation de s'unir avec les Nantais pour la défense collective de l'Ouest. »

Nous empruntons maintenant aux journaux de Nantes la lettre suivante :

« Nantes, le 20 décembre 1870.

« *Le Maire de Nantes à Monsieur le Maire d'Angers.*

» Mon cher Collègue,

» J'ai reçu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, trop tard pour vous envoyer ma réponse par le retour du courrier.

» Je suis très-heureux de l'offre que vous me faites d'unir les efforts du département de Maine-et-Loire à ceux de la Loire-Inférieure, pour repousser l'ennemi commun. La ville de Nantes accepte de grand cœur cette alliance.

» Je crois devoir entrer dans quelques explications sur l'union que nous nous efforçons de former entre les départements Bretons, et que nous cherchons à étendre dans la Vendée.

» La Bretagne et la Vendée renferment, croyons-nous, des éléments de résistance nombreux et énergiques; mais, malheureusement, ces forces sont inactives, elles sont dispersées, et demeurent, pour ainsi dire, immobilisées dans les lieux où elles existent.

» Pour les rechercher, pour les rassembler, pour les porter là où le danger apparaît, là où il pourrait être combattu avec succès, il est absolument indispensable d'avoir un homme inspirant confiance, actif, résolu, auquel on attribuerait le commandement et la direction des régions vendéennes et bretonnes.

» Le conseil municipal, auquel j'ai soumis ce projet, le comité militaire, auquel je l'avais communiqué par ma lettre du 17 décembre, l'ont complètement adopté. Une délégation, composée de pour le comité militaire de M. Bernard et de M. Wattier, ingénieur en chef; pour la ville, de MM. Guépin, de Closmadeuc, conseillers, Lechat, adjoint, part aujourd'hui pour Bordeaux, afin d'appuyer notre résolution.

» En même temps, j'adresse à tous les maires et conseils municipaux des cantons de la Bretagne et de la Vendée, une invitation pressante d'agir dans le même sens.

» Je leur explique que Nantes, avec ses établissements militaires et de fabrication d'engins de guerre, sera l'objectif de l'invasion, qui, de là, pourra se répandre dans la Bretagne et dans la Vendée.

» Par ma lettre au comité militaire, je faisais connaître que les efforts conjoints de la Vendée et de la Bretagne devaient concentrer la résistance au confluent de la Maine et de la Loire.

» Le but de l'union doit être de porter les forces partout où elles pourront être utilement employées, partout où elles pourront être nécessaires, et de couvrir certains points particuliers en concourant à la défense générale.

» La défense de clocher éparpillerait les ressources du pays. La défense générale les groupera, les centralisera, ce qui est une condition fondamentale pour arriver au succès.

» Ce n'est point un dictateur local que nous demandons au Gouvernement; nous voulons avoir un chef, investi de tous les pouvoirs nécessaires pour mener rapidement à bien l'entreprise dont je vous indique, mon cher collègue, les moyens et le but. Il faut qu'il soit en situation de requérir et de se faire livrer le matériel de guerre qui nous manque, et sans lequel on essaierait vainement de combattre.

» L'adjonction du département de Maine-et-Loire sera une bonne fortune pour nous. Il est évident qu'en avant comme en arrière d'Angers, existent des points stratégiques d'une grande importance, qui doivent être compris dans l'ensemble de nos opérations. La défense de la Bretagne et de la Vendée doit commencer dans la Mayenne et dans l'Anjou.

Je vous ai fait connaître nos projets, mon cher collègue; aurons nous le temps de les réaliser? Nous donnera-t-on le chef intelligent, capable, ferme, dévoué, assez patriote pour savoir au besoin faire le sacrifice de certaines susceptibilités qui nuisent au concours que tous les chefs se doivent? Là, il faut bien l'avouer, est la grave, la délicate question. Néanmoins, que ces difficultés ne nous arrêtent pas! Faisons notre devoir, Dieu fera le reste.

» Agréez, mon cher collègue, l'expression de mes sentiments de haute estime et de dévouement.

« *Le maire, VALDECK-ROUSSEAU.* »

Pour chronique locale et faits divers : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Bordeaux, 24 déc., 12 h. 50 soir.

Intérieur à Préfets et Sous-Préfets.

Hier, l'armée du Nord a livré bataille, de 11 heures à 6 heures, à Pont-Moyelle. Elle est restée maîtresse du champ de bataille, après un long combat d'artillerie terminé par une charge d'infanterie sur toute la ligne.

L'ensemble des renseignements de la Loire indique que l'ennemi renonce à poursuivre sa marche au-delà de Tours, et que même il se replie sur Orléans.

De nouveaux renseignements sur l'affaire de Nuits, du 18, permettent d'affirmer que cette journée a été avantageuse.

Le général Cremer, avec moins de 10,000 hommes, dont beaucoup voyaient le feu pour la première fois, et 3 batteries d'artillerie, a soutenu jusqu'à la nuit close un combat contre des forces très-supérieures appuyées par 7 batteries d'artillerie. L'ennemi n'est entré dans la ville qu'à la faveur de l'obscurité et a dû l'abandonner dès 4 heures du matin.

Notre retraite faite en bon ordre n'a pas dépassé un rayon d'un kilomètre. Les pertes avouées par l'ennemi sont quatre fois plus considérables que les nôtres. Le prince Guillaume de Bade a été blessé mortellement. Depuis ce temps, l'ennemi n'a ni renouvelé son attaque ni inquiété les positions du général Garibaldi.

C'est, de notre côté, l'héroïque légion mobilisée du Rhône qui a le plus souffert.

Le 20, Nuits était complètement abandonné par l'ennemi, qui laissait nombre de morts dans les vignes, et nous reprenons possession des blessés que nous n'avions pu évacuer, et d'un nombreux matériel.

Les nouvelles de Belfort annoncent une sortie de nuit, du 20 au 21, désastreuse pour les assiégeants. Beaucoup de leurs canons ont été encloués et les villages environnants sont remplis de leurs blessés.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

P. GODET, propriétaire-gérant.